



La cavalerie s'épuisa devant quelques hommes résolus, sans pouvoir au seul instant les entamer. (Page 845.)

— On lui a dit... monseigneur me pardonnera...

— Sans doute; dites.

— Que monseigneur était en train de traiter avec la cour.

— La suite au prochain numéro. —

MÉMOIRES

DE JOSEPH GARIBALDI

PAR

ALEXANDRE DUMAS

(Suite.)

Cependant, forts de notre position et réunis au nombre de soixante et treize, nous combattîmes avec avantage; l'ennemi, manquant d'infanterie et peu habitué à combattre contre cette arme, nous chargeait inutilement : cinq cents hommes d'excellente cavalerie, toute bouillante et enorgueillie de la victoire, s'épuisèrent devant quelques hommes résolus, sans pouvoir un seul instant les entamer. — Cependant, malgré cet avantage momentané, il ne fallait pas donner le temps à l'ennemi de réunir ses forces, dont plus de la moitié était encore occupée à poursuivre nos fugitifs; et surtout il fallait chercher un refuge plus solide que celui qui nous avait protégés jusqu'alors.

Un îlot d'arbres s'offrit à notre vue, distant d'un mille environ. — Nous commençâmes notre retraite en nous dirigeant vers lui. — En vain l'ennemi cherchait-il à nous rompre, en vain nous chargeait-il chaque fois qu'il trouvait l'avantage du terrain, tout fut inutile.

Ce fut, au reste, dans cette circonstance, un grand avantage pour nous que les officiers fussent armés de carabines; et comme nous

étions tous des hommes aguerris, tous nous tenant serrés, faisant face à l'ennemi de quelque côté qu'il se présentât, — reculant toujours ainsi en bon ordre avec un feu terrible et bien dirigé, nous gagnâmes notre refuge, où n'osa pénétrer l'ennemi. Une fois à couvert dans notre bosquet, nous trouvâmes une clairière, et, toujours serrés, toujours le fusil au poing, nous attendîmes la nuit.

De tous côtés l'ennemi nous criait : — Rendez-vous! mais nous ne lui répondions que par notre silence.

XXIX

LA RETRAITE.

La nuit venue, nous nous préparâmes à partir; notre intention était de reprendre la route de Lages. La plus grande difficulté de ce départ était le transport des blessés. Le major Peichotto surtout ne pouvait aucunement s'aider, étant atteint d'une balle au pied.

Vers dix heures du soir, les blessés accommodés du mieux possible, nous commençâmes notre marche, abandonnant notre bouquet de bois, et tâchant de suivre la ligne de la forêt. Cette forêt, la plus grande peut-être qu'il y ait au monde, s'étend des alluvions de la Plata à celles des Amazones, ces deux reines des rivières, couronnant les crêtes de la Sierra de Espinasso, sur une étendue de trente-quatre degrés de latitude; je ne connais pas son extension en longitude, elle doit être immense.

Les trois départements de Cima da Serra, de Vaccaria et de Lages sont, je crois l'avoir déjà dit, situés dans des clairières de cette forêt. Coritibani, espèce de colonie établie par les habitants de la ville de Coritiba, située dans le district de Lages, province de Sainte-Catherine, était le théâtre de l'événement que je raconte; nous côtoyions donc notre bois isolé pour nous approcher le plus possible de la forêt,

et tâcher de rejoindre dans la direction de Lages le corps d'Aranha, éloigné de nous si mal à propos.

A notre sortie du bois, il nous arriva un de ces événements qui prouvent combien l'homme est fils des circonstances, et ce que peut une terreur panique, même sur les plus courageux. Nous marchions en silence, comme il convenait à notre situation, disposés à combattre l'ennemi, s'il se fût opposé à notre retraite. Un cheval, qui se trouvait sur la lisière du bois, au peu de bruit que nous fîmes, prit peur et s'enfuit.

On entendit une voix qui criait :

— C'est l'ennemi!

A l'instant même, ces soixante et treize hommes qui avaient résisté à cinq cents, avec tant de courage qu'on pouvait dire qu'ils les avaient vaincus, s'épouvantèrent et prirent la fuite se dispersant de telle façon, que ce fut un miracle que quelqu'un des fugitifs n'allât point heurter l'ennemi et lui donner l'éveil.

Enfin je parvins à réunir un noyau auquel peu à peu se joignit le reste, de sorte qu'au lever du jour nous étions à la lisière de cette forêt, nous dirigeant sur Lages.

L'ennemi, que rien n'avait prévenu de notre fuite, nous chercha inutilement le jour suivant.

Le jour du combat, le danger avait été grand, la fatigue énorme, la faim impérieuse, la soif ardente, mais il fallait combattre, combattre pour la vie, et cette idée dominait toutes les autres. Une fois dans la forêt, il n'en fut pas de même; tout nous manqua, et la détresse, n'ayant plus la distraction du péril, se fit sentir terrible, cruelle, insupportable. L'absence des vivres, l'abattement de tous, les blessures de quelques-uns, l'absence de moyens de les panser, faillirent nous jeter dans le découragement.

Nous restâmes quatre jours sans trouver autre chose que des racines; et je renonce à peindre la fatigue que nous eûmes à nous tracer un chemin dans cette forêt, où il n'existait